

attentive des forces et des fonctions vitales, et je ne les admettois qu'avec répugnance, lorsque observés sur les lieux par les médecins de l'armée française, ces symptômes fabuleux ont été réduits à leur juste valeur. On a vu que la plique étoit le résultat de la malpropreté, de l'habitude où sont les Polonais, même aisés, de se couvrir la tête avec un bonnet épais de laine qu'ils portent jour et nuit, et conservent jusqu'à dix-huit mois sans y toucher; que la maladie, si cet état en mérite le nom, n'est pas contagieuse, et qu'on la guérit facilement et sans danger en coupant les cheveux pliqués, malgré les frayeurs superstitieuses du vulgaire, qui pense que de grands maux peuvent résulter de cette coupe. La même méthode réussit dans la plique à laquelle les chevaux sont sujets; lorsque les poils de la queue et de la crinière s'entrelacent ou se pliquent, espèce de feutrage rendu facile par la structure même des poils, par leurs branches latérales si aisées à voir au moyen du microscope, les paysans se gardent bien d'y toucher, attendu, disent-ils, que c'est l'ouvrage d'un esprit follet bienveillant. L'expérience a prouvé qu'aucun mal n'advient aux chevaux lorsqu'on se met au-dessus de ce préjugé. Ainsi donc, tout nous porte à rayer la plique de la liste déjà trop nombreuse des infirmités auxquelles l'espèce humaine est sujette.

## GENRE HUITIÈME.

## ULCÈRES PSORIQUES.

FRANK (1) a rendu un grand service à la médecine en séparant complètement la gale des psoriasis, et en consacrant à ces affections deux genres distincts, sous les noms de *scabies* et de *psudracia*. Cette distinction lumineuse pouvoit seule mettre fin aux éternelles disputes des pathologistes sur la véritable étiologie de la gale, toute différente, comme on va le prouver, de celle des éruptions psoriformes variées dont la peau peut devenir le siège, soit par l'influence d'une cause interne ou par l'effet d'une cause extérieure.

La gale est une affection cutanée contagieuse, essentiellement caractérisée par la nature de sa cause, qui consiste dans la présence d'un petit insecte du genre des cirons *acarus* (*scabiei*). Cet insecte, que quelques naturalistes, tels que Linnæus, Cestoni, disent avoir aperçu à l'œil nu, mais que l'on ne voit bien qu'en s'aidant de la loupe, ou mieux par le moyen du microscope solaire, existe dans la pustule, et y excite, par sa présence, une démangeaison des plus vives. Ce qui a fait douter long-temps de son existence, c'est que tous les boutons sont loin de l'offrir. L'insecte

(1) *Epitome de curandis hominum morbis*, 5 vol. in-8. Vindobonæ.

introduit sous l'épiderme s'éloigne de la vésicule peu de temps après l'avoir produite; il creuse des galeries, se porte dans un point plus ou moins éloigné, s'y arrête, y détermine la formation d'une nouvelle vésicule, y dépose les germes de nouveaux insectes, s'éloigne de nouveau, et trouve enfin le terme de son existence dans un dernier bouton où son cadavre se confond avec la croûte, résultat de la sérosité desséchée. On conçoit, d'après cette étiologie, pourquoi la sérosité des pustules ne présente pas toujours le ciron. Quelquefois engourdi, il ne décèle son existence par aucun mouvement. On le ranime en l'exposant à une chaleur modérée, et alors il devient facile d'en constater l'existence et d'en dessiner la figure. (1)

L'existence du ciron de la gale indiquée par Abenzoar, médecin arabe du douzième siècle, fut reconnue par Mousset, qui, dans son Théâtre des Insectes, publié à Londres en 1634, donne de ces petits animaux une description assez satisfaisante, quoique moins exacte que celles que nous devons à Redi, Linnæus, de Geer, et autres naturalistes modernes.

La contagion étant opérée soit par le contact immédiat d'un galeux, soit par celui des vêtements qui ont servi à son usage, voici quelle est la marche ordinaire de la maladie, et par quels signes elle se

(1) Galès, Thèses de la faculté de médecine de Paris, 1812.

manifeste. On doit observer que tous les âges et tous les sexes y sont également sujets, et que la contagion semble favorisée par la chaleur, soit qu'une température plus élevée rende la peau plus facilement attaquable par l'insecte, ou, ce qui est plus vraisemblable, que la chaleur rende celui-ci plus agile et plus actif.

Les premiers boutons se manifestent à l'endroit où la contagion s'est opérée, et comme c'est le plus souvent en touchant les galeux ou leurs vêtements que celle-ci a lieu, on ne doit pas être surpris que ce soit surtout dans l'intervalle des doigts que la gale se déclare.

Les boutons se multiplient et s'étendent sur tout le reste du corps, se propageant néanmoins rarement au visage, quoique la peau de cette partie du corps n'en soit point entièrement exempte: elle est même quelquefois le siège primitif de la contagion, témoin ce gentilhomme qui, pour s'être enveloppé du manteau de son domestique galeux, eut la joue d'abord affectée. La gale se montre généralement sous deux aspects: tantôt elle s'offre sous la forme de pustules miliaires blanchâtres, plus ou moins nombreuses, et remplies d'une sérosité limpide; d'autres fois, ce sont des pustules rouges, et qui véritablement inflammatoires se remplissent d'un pus opaque et ressemblent beaucoup aux boutons de la petite-vérole: c'est cette seconde variété de la gale, qui donne lieu à des ulcérations superficielles de la peau. Quand plusieurs boutons se

trouvent rapprochés, l'éruption étant alors *confluente*, la surface du derme est légèrement ulcérée. Voilà donc deux variétés bien distinctes de la gale, toutes deux contagieuses par le contact, et ne constituant pas néanmoins deux espèces séparées, car l'une provient de l'autre, et réciproquement. Une personne reçoit le germe de la gale pour avoir cohabité avec un malade atteint de la petite gale ou de la gale miliaire, et la maladie se déclare chez lui par l'éruption boutonneuse et inflammatoire; le prurit existe au même degré dans l'une et dans l'autre variété: cette démangeaison va jusqu'à la douleur dans la grosse gale. Cette seconde variété, encore connue sous le nom de gale humide, est cependant moins désagréable à traiter; elle est d'une nature moins opiniâtre que la petite gale ou gratelle, appelée par les gens du peuple gale de *chien*, à cause de sa ténacité.

Tous les symptômes de gale sont clairement expliqués par la cause bien connue de la maladie. Le petit insecte s'accroche facilement à la peau humaine au moyen des huit pattes ou crochets dont son corps est armé; il s'insinue sous l'épiderme, y développe une pustule, y dépose ses œufs, puis, à la manière des taupes, va plus loin creusant sous l'épiderme de longs sillons et causant par ce travail un prurit incommode. La gale fait des progrès, ses boutons se multiplient, le mal s'étend à presque tout le corps à mesure que les insectes se reproduisant, deviennent eux-mêmes plus nombreux. Les

démangeaisons continuelles fatiguent les malades, et vont quelquefois jusqu'à produire l'insomnie. Le prurit se convertit en une cuisson douloureuse, lorsque les malades, sollicités par un besoin irrésistible, se grattent la peau jusqu'à se l'écorcher. C'est principalement vers le soir, et lorsque le corps se trouve sous l'influence de la chaleur, que la démangeaison devient plus vive et plus insupportable.

L'habitude des mercuriaux, des aromates et des parfums est un préservatif contre la gale; mais aucune substance n'en met plus sûrement à l'abri que le soufre et ses diverses préparations. Les vidangeurs, qui vivent continuellement exposés aux émanations hydrosulfureuses qu'exhalent les fosses d'aisance, sont à l'abri de la gale; ceux qui l'avoient avant de se livrer à ce métier dégoûtant, en sont bientôt guéris; les ramoneurs, les artificiers en sont également exempts; enfin, les infirmiers et autres personnes employées au service des galeux dans les salles de l'hôpital Saint-Louis, consacrées au traitement de cette maladie, ne l'ont jamais contractée en vivant au milieu d'une atmosphère chargée d'exhalaisons sulfureuses, et touchent impunément les malades et les hardes qui servent à leur usage.

Depuis long-temps on a reconnu la nécessité de désinfecter les vêtements des galeux en les exposant à la vapeur de l'acide sulfureux volatil produit par la combustion du soufre, faute de quoi les

malades sortant de l'hôpital y rentreroient bientôt infectés de nouveau par leurs vêtements qui conserveroient l'insecte. Pringle a fait l'observation que les soldats traités par les préparations sulfureuses, et n'ayant qu'un seul habit, guérissent mieux que les officiers qui, changeant d'habits, reprennent la maladie en revêtant ceux qu'ils avoient avant le traitement; de sorte que l'infection circuloit en quelque manière, et passoit alternativement des vêtements au corps, et du corps aux vêtements, tandis que l'unique habit du soldat étoit imprégné de l'odeur de soufre et se purifioit en même temps que son corps.

Le soufre est véritablement spécifique contre la gale; son efficacité dans le traitement de cette maladie est au moins égale, si elle n'est supérieure, à celle du mercure contre la maladie vénérienne, ou du kina dans le traitement des fièvres intermittentes, et il ne peut y avoir à cet égard de différences dans l'opinion des praticiens que relativement à la meilleure manière de l'administrer. Celui-ci préfère exposer le corps des malades à l'action de l'acide sulfureux volatil, produit de la combustion du soufre, en ayant soin de garantir les poumons de la respiration de ce gaz irritant, au moyen d'un appareil fumigatoire dans lequel le corps du malade se trouve hermétiquement enfermé à l'exception de la tête; celui-là se contente de faire dissoudre le sulfure de potasse (*foie de soufre*), à la dose de cinq à six onces, dans un

bain ordinaire, qui, répété de six à douze fois, suffit à la guérison; d'autres emploient de la même manière, et avec le même succès, les eaux thermales hydrosulfureuses naturelles ou factices: plusieurs se contentent d'incorporer les fleurs de soufre dans un corps gras, tel que l'axonge ou du jaune d'œuf, et en composent une pommade véritablement antipsorique; quelques-uns préparent cette pommade en substituant le sulfure de potasse aux fleurs de soufre; il en est qui se contentent d'une simple dissolution de sulfure de potasse avec laquelle ils opèrent des lotions fréquentes; enfin, il n'est aucune préparation où le soufre entre comme ingrédient, qui ne puisse servir à la destruction de l'insecte, et conséquemment à la guérison de la gale. La préférence à accorder à tel ou tel procédé ne se fonde que sur des considérations accessoires tirées de la promptitude ou de la commodité du traitement. Les bains, les fumigations évitent la malpropreté qu'entraîne l'usage des pommades; mais observez que, malgré la diffusibilité du soufre, c'est toujours à l'extérieur que le remède doit être appliqué. Son usage à l'intérieur ne pourroit procurer qu'une guérison lente et toujours incertaine; de manière que si l'on fait concourir l'usage intérieur du soufre, c'est dans les applications extérieures qu'il faut surtout placer l'espoir d'une guérison radicale.

Comme il est presque impossible de déguiser parfaitement l'odeur du soufre dont s'imprègne le

corps des galeux, quelle que soit la préparation que l'on emploie à leur traitement, on a cherché à le remplacer par d'autres topiques; on a reconnu que la plupart des médicamens irritans pouvoient, appliqués à la peau, procurer la guérison de la gale, mais d'une manière moins prompte, moins certaine, et surtout moins exempte d'inconvéniens. Les pommades et les liqueurs mercurielles, outre le désavantage d'un traitement plus long et moins efficace, causent souvent des salivations difficiles à arrêter. Les lotions de tabac ont donné lieu à des vomissemens, à des vertiges, à tous les symptômes d'un véritable narcotisme; les préparations ammoniacales occasionnent des cuissons insupportables: il en est de même d'une foule d'autres préparations.

Lors même qu'on fait usage des topiques sulfureux, ils peuvent agir sur la peau avec trop d'activité; il faut alors proportionner les vertus irritantes du remède au degré de sensibilité de la peau des malades. Ce traitement externe suffit pour la guérison des gales récentes; mais lorsque, depuis long-temps, des milliers de cirons, irritant la peau, en ont fait l'émonctoire d'une grande quantité d'humeurs séreuses, il faut joindre aux moyens externes l'usage intérieur d'une tisane laxative, qui, provoquant la sécrétion des mucosités intestinales, donne aux humeurs une autre direction. La négligence de ce moyen occasionne souvent la

formation d'abcès connus sous le nom vulgaire de *dépôts de gale*.

Lorsqu'une gale est ancienne, il devient plus essentiel encore de faire concourir les remèdes internes avec le traitement local. On ne procédera aux frictions qu'après avoir dûment évacué les premières voies par un vomitif et par des purgatifs répétés. Ces derniers seront continués chaque jour à petite dose, de manière à entretenir une direction habituelle des humeurs vers le tube intestinal. On atteint ce but en faisant dissoudre le sulfate de soude dans les boissons amères. Enfin, l'emploi des évacuans et des amers doit être prolongé, quoiqu'il ne reste aucun vestige de l'éruption. Cette conduite met à l'abri des inconvéniens qui naîtroient de sa suppression trop subite.

L'importance des précautions qui viennent d'être indiquées, le danger de la répercussion de la gale sont-ils, comme on l'a cru, des preuves convaincantes de l'existence d'un virus psorique? La cause prochaine de la gale contagieuse est bien connue, et si la brusque suppression de cette gale est dangereuse, lorsqu'elle dure depuis un certain temps, cela dépend moins de la rentrée d'un virus particulier dans la masse des humeurs, que du transport des sérosités lymphatiques qu'appeloit vers la peau l'irritation qu'on a supprimée par la destruction des insectes. Les tégumens couverts d'une multitude de boutons doivent être regardés comme un vaste exutoire, dont la suppression peut en-

traîner les plus fâcheuses conséquences, si l'on ne déshabitué point peu à peu l'économie accoutumée à se débarrasser par cette voie, d'une certaine quantité de fluides.

Lorsque, par la négligence des précautions que la prudence exige, des affections asthmatiques, des inflammations chroniques, des fièvres lentes, des hydropisies résultent de la guérison trop prompte de la gale, on a conseillé de rappeler cette éruption en l'inoculant une seconde fois; l'irritation de la peau par des bains très-chauds, par des frictions rudes, par des ablutions avec des liqueurs irritantes, telles que l'eau de Mettemberg, qui n'est autre chose qu'une dissolution de sublimé dans l'eau distillée, l'usage continu des sudorifiques à l'intérieur, etc., ont été conseillés pour faire ressortir les gales rentrées; mais on ne sauroit être trop circonspect dans leur administration: avant de s'y décider, il faudra rechercher attentivement si les accidens dont se plaint le malade, sont réellement dus à la rétropulsion de la gale, ou s'ils ne doivent point être attribués à toute autre cause. J'ai vu nombre de gens qui, affligés de douleurs rhumatismales ou goutteuses, de difficultés de respirer, d'ophtalmies, de diarrhées rebelles, etc. etc., ne cessoient d'en accuser des affections psoriques dont ils se croyoient mal guéris. Un examen attentif, en me faisant quelquefois reconnoître cette cause, me prouvoit bien plus souvent que c'étoit à tort qu'on lui imputoit des

effets dus à d'autres maladies; et, sans chercher à rappeler la gale, j'employois avec succès les remèdes appropriés.

J'observerai, à cette occasion, que les malades se méprennent fréquemment sur l'origine de leur maladie. Telle femme impute à l'abondance de son lait les écoulemens vénériens dont elle est tourmentée, ou les appelle des fleurs blanches; tel autre nomme goutteuses des douleurs évidemment syphilitiques; celui-ci n'éprouve aucune incommodité, qu'il ne la considère comme une suite de la petite-vérole. Libre de tous ces préjugés, éclairé par ses recherches sur la nature véritable du mal, le médecin remonte facilement à sa cause; et si quelque motif porte le malade à la taire, il ne lui applique pas moins un traitement convenable. Il n'est pas besoin de dire que par ces expressions *faire ressortir la gale*, on doit entendre provoquer, par l'irritation de la peau, une éruption psoriforme, de laquelle résulte un effet analogue à celui que produisoit la présence des insectes.

C'est seulement en déposant ceux-ci à la surface d'une peau saine qu'il seroit possible d'*inoculer la gale*, et pour cela, il seroit utile de s'assurer, au moyen de la loupe, si la sérosité que l'on retire immédiatement du bouton pour la déposer sur la peau, contient l'animalcule. Il est bon d'observer, à ce sujet, que toutes les tentatives pour inoculer la gale, peuvent échouer sur certains individus, soit que l'odeur de la transpiration soit repous-

sante ou meurtrière pour le petit insecte, soit que la peau se trouve mal disposée. J'ai vainement tenté d'inoculer la gale dans un cas d'atrophie paralytique : ni la sérosité introduite sous la peau, au moyen d'une lancette, ni des frictions faites avec un linge humecté du pus des galeux, ni l'usage d'une chemise qu'un galeux avoit portée durant huit jours, ni même la cohabitation avec un galeux pendant une nuit tout entière, ne réussirent à déterminer l'éruption.

La difficulté qu'on éprouve à guérir certaines gales peut tenir à l'application vicieuse des topiques. C'est ainsi que les frictions trop rudes et trop répétées, l'emploi des pommades rances ou trop irritantes, déterminent une éruption qui s'ajoute à celle de la gale ou en prend la place : trompé par la ressemblance, le malade continue à se frotter, et perpétue ainsi sa maladie en en renouvelant chaque jour la cause. Dans un cas de cette espèce, je fis suspendre le traitement externe, et me contentai de prescrire, chaque jour, un bain tiède et de doux laxatifs. La peau fut bientôt nette de toute éruption. Une autre fois, la peau écorchée présentait des ulcérations superficielles très-étendues, et surtout très-douloureuses, par la dénudation des houppes nerveuses du derme. J'y remédiai en ajoutant aux bains tièdes et aux laxatifs l'application d'une pommade adoucissante, faite avec un mélange de cérat et d'extrait gommeux d'opium, en petite quantité.

On voit, par ce qui précède, combien il est important de ne point confondre les psoriasis avec la véritable gale ; une foule de causes peuvent déterminer des boutons à la peau, sans que ces éruptions psoriformes aient le caractère contagieux de la gale. Ces éruptions, tenant à la malpropreté et au mauvais régime, ne causent point une démangeaison aussi vive, ne se communiquent point, et résistent davantage aux remèdes. Quant aux éruptions miliaires, improprement nommées *gales critiques*, parce qu'elles surviennent à la fin de certaines fièvres qu'elles paroissent juger, l'expérience prouve qu'il faut se garder d'en entreprendre la curation. Pringle observe avec justesse que ces éruptions salutaires paroissent avant que la fièvre ait cessé, avec très-peu de démangeaisons, et s'en vont d'elles-mêmes : au lieu que la gale ne s'aperçoit qu'après la crise, dans l'état de convalescence, et alors elle augmente tous les jours, et devient fort incommode. J'ai cru remarquer chez quelques galeux atteints de fièvres adynamiques avec sueurs abondantes et fétides, que la gale avoit disparu par le fait de la fièvre, comme si la matière de la transpiration insensible avoit suffi pendant la maladie à la destruction des insectes.

La complication de la gale avec les dartres, la maladie vénérienne, le scorbut, etc., ne mérite pas de nous occuper. La sagacité du lecteur suppléera sans peine à cette omission volontaire. Pour la réparer, il suffit de combiner le traitement des

espèces simples, ou de traiter successivement les affections compliquées par leur simultanéité, en ayant soin de commencer par la plus grave.

C'est ainsi que dans le traitement des ulcères syphilitiques chez des individus scrophuleux ou scorbutiques, il faut d'abord, et surtout dans les cas de scorbut, commencer par l'usage interne des toniques et des amers, restaurer les forces du malade, afin qu'il puisse supporter le traitement anti-syphilitique, essentiellement débilitant. Faute de cette précaution, l'usage des mercuriaux et des sudorifiques accroît encore la débilité générale, et jetteroit l'économie dans un extrême épuisement. Lors même que les forces sont recouvrées, il est utile d'associer les toniques aux remèdes anti-vénériens, de peur que la complication ne se reproduise. Quant aux affections psoriques, les remèdes antivénériens conviennent à la guérison de la gale; les frictions mercurielles, l'usage intérieur du sublimé, réussissent dans les *psoriasis* les plus rebelles. La liqueur de Van-Swiéten nous a souvent réussi, administrée à l'intérieur contre des psoriasis invétérées. Les sulfures alcalins paroissent jouir de la même efficacité dans toutes les maladies cutanées. Des bains dans lesquels on fait dissoudre le foie de soufre (*sulfure de potasse*) à la dose de quatre à six onces, conviennent également dans le traitement des affections dartreuses et psoriques; ils paroissent agir en même temps comme des stimulans assez énergiques du système lym-

phatique. J'ai plusieurs fois associé avec avantage le sulfure de potasse à des substances amères, dans le traitement des écrouelles.

Nous avons dit en commençant cette histoire des affections et des ulcères psoriques, combien il importoit de distinguer, de la véritable gale (*scabies*), les éruptions psoriformes variées dont la peau peut devenir le siège, soit par l'effet de la malpropreté ou par l'influence d'une cause interne. Une maladie aiguë fait crise par une éruption cutanée miliaire, prurigineuse, qui, par la forme des boutons et les démangeaisons qui s'y font sentir, simule parfaitement la véritable gale, mais elle ne renferme pas l'insecte, n'est aucunement contagieuse, disparoit d'elle-même durant la convalescence de la maladie dont elle est la crise; ces gales critiques ne sont donc qu'une variété des psoriasis. Il en est de même des gales scorbutiques, vénériennes, dartreuses, etc.; lorsque ce ne sont point des affections compliquées, elles n'ont de la gale qu'une apparence extérieure illusoire. Néanmoins, l'efficacité des préparations sulfureuses dans le traitement de ces éruptions chroniques et boutonneuses, a peut-être, plus que toute autre chose, contribué à les faire confondre avec la gale contagieuse.

Le soufre, en effet, paroît être la substance médicamenteuse la mieux appropriée au traitement des affections chroniques du système cutané. Puissant sudorifique, il ranime l'énergie de la